

Chapitre 13 – La voix des poètes romantiques

Table des matières

Chapitre 13 – La voix des poètes romantiques	1
Texte 1 Lamartine, « Le Lac », 1820, p.184	2
Texte 2 Hugo, « Clair de lune », 1829, p.186	4
Texte 3 Lamartine, <i>Réponse à Némésis</i> , 1831, p.187	6
Texte 4 Vigny, « La Mort du Loup », 1843, p.188.....	8
Texte 5 Desbordes-Valmore, « Les séparés », 1860 (posthume), p.190.....	11
Texte écho Verlaine, « À une femme », 1866, p.191	13

Texte 1 Lamartine, « Le Lac », 1820, p.184

« Le Lac » est certainement le poème romantique le plus connu. Lamartine s'y livre à une méditation mélancolique sur le temps qui passe.

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?

5 Ô lac ! l'année à peine a fini sa carrière¹,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde ! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir !

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
10 Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,
Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il ? nous voguions en silence ;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
15 Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos ;

Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère

20 Laisse tomber ces mots :

« Ô temps ! suspends ton vol, et vous, heures propices² !

Suspendez votre cours :

Laissez-nous savourer les rapides délices

Des plus beaux de nos jours !

25 « Assez de malheureux ici-bas vous implorent,

Coulez, coulez pour eux ;

Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent ;

Oubliez les heureux.

« Mais je demande en vain quelques moments encore,

30 Le temps m'échappe et fuit ;

Je dis à cette nuit : Sois plus lente ; et l'aurore

Va dissiper la nuit.

« Aimons donc, aimons donc ! de l'heure fugitive,

Hâtons-nous, jouissons !

35 L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive ;

Il coule, et nous passons ! »

Alphonse de Lamartine, « Le Lac », 1820.

1. À peine terminée.

2. Favorables, heureuses.

Texte 2 Hugo, « Clair de lune », 1829, p.186

Hugo multiplie les occasions de montrer que la liberté dans l'art va de pair avec la liberté dans la société. Dans *Les Orientales*, derrière le pittoresque, le goût pour l'exotisme et la recherche d'une musicalité nouvelle, transparaissent des prises de position sur des sujets d'actualité.

La lune était sereine et jouait sur les flots. –

La fenêtre enfin libre est ouverte à la brise,

La sultane regarde, et la mer qui se brise,

Là-bas, d'un flot d'argent brode les noirs îlots.

5 De ses doigts en vibrant s'échappe la guitare.

Elle écoute... Un bruit sourd frappe les sourds échos.

Est-ce un lourd vaisseau turc qui vient des eaux de Cos¹,

Battant l'archipel grec de sa rame tartare² ?

Sont-ce des cormorans qui plongent tour à tour,

10 Et coupent l'eau, qui roule en perles sur leur aile ?

Est-ce un djinn³ qui là-haut siffle d'une voix grêle,

Et jette dans la mer les créneaux de la tour ?

Qui trouble ainsi les flots près du sérail⁴ des femmes ? –

Ni le noir cormoran, sur la vague bercé,

15 Ni les pierres du mur, ni le bruit cadencé

Du lourd vaisseau, rampant sur l'onde avec des rames.

Ce sont des sacs pesants, d'où partent des sanglots.

On verrait, en sondant la mer qui les promène,

Se mouvoir dans leurs flancs comme une forme humaine... –

20 La lune était sereine et jouait sur les flots.

2 septembre 1828.

Victor Hugo, « Clair de lune », *Les Orientales*, 1829.

1. Île grecque située à 4 km des côtes turques.
2. Adjectif relatif aux Tartares, ancien peuple d'Asie centrale.
3. Divinité arabe de nature maléfique ; mauvais génie.
4. Harem.

Texte 3 Lamartine, *Réponse à Némésis*, 1831, p.187

Dans l'hebdomadaire *Némésis*, le poète Barthélémy reprochait à Lamartine de trahir sa mission de poète en s'engageant en politique. Lamartine choisit le vers pour lui répondre.

Honte à qui peut chanter pendant que Rome brûle,

S'il n'a l'âme et la lyre et les yeux de Néron¹,

Pendant que l'incendie en fleuve ardent circule

Des temples aux palais, du Cirque au Panthéon !

5 Honte à qui peut chanter pendant que chaque femme

Sur le front de ses fils voit la mort ondoyer,

Que chaque citoyen regarde si la flamme

Dévore déjà son foyer !

[...]

Détrompe-toi, poète, et permets-nous d'être hommes !

10 Nos mères nous ont faits tous du même limon²,

La terre qui vous porte est la terre où nous sommes,

Les fibres de nos cœurs vibrent au même son !

Patrie et liberté, gloire, vertu, courage,

Quel pacte de ces biens m'a donc déshérité ?

15 Quel jour ai-je vendu ma part de l'héritage,

Esäü³ de la liberté ?

Alphonse de Lamartine, *Réponse à Némésis*, 1831.

1. L'empereur romain Néron aurait provoqué un incendie à Rome juste pour admirer la beauté des flammes dévorant la ville.
2. Terreaux, terre fertile.
3. Fils d'Isaac et Rebecca dans la Bible. Il perd son héritage car, en son absence, sa mère fait bénir Jacob, son frère, à sa place.

Texte 4 Vigny, « La Mort du Loup », 1843, p.188

Après la mort de sa mère et sa rupture amoureuse, Alfred de Vigny écrit ce long poème sur une chasse au loup nocturne. En voici la première strophe.

Les nuages couraient sur la lune enflammée

Comme sur l'incendie on voit fuir la fumée,

Et les bois étaient noirs jusques à l'horizon.

Nous marchions sans parler, dans l'humide gazon,

5 Dans la bruyère épaisse et dans les hautes brandes¹,

Lorsque, sous des sapins pareils à ceux des Landes,

Nous avons aperçu les grands ongles marqués

Par les loups voyageurs que nous avons traqués.

Nous avons écouté, retenant notre haleine

10 Et le pas suspendu. – Ni le bois, ni la plaine

Ne poussait un soupir dans les airs ; Seulement

La girouette en deuil criait au firmament² ;

Car le vent élevé bien au-dessus des terres,

N'effleurait de ses pieds que les tours solitaires,

15 Et les chênes d'en-bas, contre les rocs penchés,

Sur leurs coudes semblaient endormis et couchés.

Rien ne bruissait donc, lorsque baissant la tête,

Le plus vieux des chasseurs qui s'étaient mis en quête

A regardé le sable en s'y couchant ; Bientôt,

20 Lui que jamais ici on ne vit en défaut³,

A déclaré tout bas que ces marques récentes

Annonçaient la démarche et les griffes puissantes
De deux grands loups-cerviers⁴ et de deux louveteaux.
Nous avons tous alors préparé nos couteaux,
25 Et, cachant nos fusils et leurs lueurs trop blanches,
Nous allions pas à pas en écartant les branches.
Trois s'arrêtent, et moi, cherchant ce qu'ils voyaient,
J'aperçois tout à coup deux yeux qui flamboyaient,
Et je vois au-delà quatre formes légères
30 Qui dansaient sous la lune au milieu des bruyères,
Comme font chaque jour, à grand bruit sous nos yeux,
Quand le maître revient, les lévriers joyeux.
Leur forme était semblable et semblable la danse ;
Mais les enfants du loup se jouaient en silence,
35 Sachant bien qu'à deux pas, ne dormant qu'à demi,
Se couche dans ses murs l'homme, leur ennemi.
Le père était debout, et plus loin, contre un arbre,
Sa louve reposait comme celle de marbre
Qu'adoraient les Romains, et dont les flancs velus
40 Couvaient les demi-dieux Rémus et Romulus.
Le Loup vient et s'assied, les deux jambes dressées
Par leurs ongles crochus dans le sable enfoncées.
Il s'est jugé perdu, puisqu'il était surpris,
Sa retraite coupée et tous ses chemins pris ;
45 Alors il a saisi, dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gorge pantelante

Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
50 Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le Loup le quitte alors et puis il nous regarde.
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
55 Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang ;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche,
Tout en léchant le sang répandu sur sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
60 Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri. [...]

Alfred de Vigny, « La Mort du Loup », 1843.

1. Plantes de sous-bois.
2. Ciel.
3. Malhabile, incompetent.
4. Désigne un animal féroce, de la famille du lynx.

Texte 5 Desbordes-Valmore, « Les séparés », 1860 (posthume),

p.190

Mariée, la poétesse entretient une relation amoureuse puis épistolaire avec Henri Latouche, dont le souvenir hantera toute son œuvre.

N'écris pas. Je suis triste, et je voudrais m'éteindre.

Les beaux étés sans toi, c'est la nuit sans flambeau.

J'ai refermé mes bras qui ne peuvent t'atteindre,

Et frapper à mon cœur, c'est frapper au tombeau.

5 N'écris pas !

N'écris pas. N'apprenons qu'à mourir à nous-mêmes.

Ne demande qu'à Dieu... qu'à toi, si je t'aimais !

Au fond de ton absence écouter que tu m'aimes,

C'est entendre le ciel sans y monter jamais.

10 N'écris pas !

N'écris pas. Je te crains ; j'ai peur de ma mémoire ;

Elle a gardé ta voix qui m'appelle souvent.

Ne montre pas l'eau vive à qui ne peut la boire.

Une chère écriture est un portrait vivant.

15 N'écris pas !

N'écris pas ces doux mots que je n'ose plus lire :

Il semble que ta voix les répand sur mon cœur ;

Que je les vois brûler à travers ton sourire ;

Il semble qu'un baiser les empreint sur mon cœur.

N'écris pas !

Marceline Desbordes-Valmore, « Les séparés », *Poésies inédites*, 1860.

Texte écho Verlaine, « À une femme », 1866, p.191

Verlaine emprunte le titre de ce sonnet à un poème de Victor Hugo, publié dans *Les Feuilles d'automne*. Il revendique ainsi sa filiation avec le chef de file du romantisme.

À vous ces vers de par la grâce consolante
De vos grands yeux où rit et pleure un rêve doux,
De par votre âme pure et toute bonne, à vous
Ces vers du fond de ma détresse violente.

5 C'est qu'hélas ! le hideux cauchemar qui me hante
N'a pas de trêve et va furieux, fou, jaloux,
Se multipliant comme un cortège de loups
Et se pendant après mon sort qu'il ensanglante !

Oh ! je souffre, je souffre affreusement, si bien
10 Que le gémissement premier du premier homme
Chassé d'Éden n'est qu'une églogue¹ au prix du mien !

Et les soucis que vous pouvez avoir sont comme
Des hirondelles sur un ciel d'après-midi,
– Chère, – par un beau jour de septembre attiédi.

Paul Verlaine, « À une femme », *Poèmes saturniens*, 1866.

1. Petit poème champêtre.